



Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots : Florence, 1494-1530

Jean-Claude Zancarini

► To cite this version:

Jean-Claude Zancarini. Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots : Florence, 1494-1530. Laboratoire italien. Politique et société, 2007, 7, pp.61-74. 10.4000/laboratoireitalien.132 . halshs-00265227

HAL Id: halshs-00265227

<https://shs.hal.science/halshs-00265227>

Submitted on 16 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Claude Zancarini

Une philologie politique

Les temps et les enjeux des mots (Florence,
1494-1530)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Claude Zancarini, « Une philologie politique », *Laboratoire italien* [En ligne], 7 | 2007, mis en ligne le 07 juillet 2011, consulté le 12 octobre 2012. URL : <http://laboratoireitalien.revues.org/132> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.132

Éditeur : ENS Éditions

<http://laboratoireitalien.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://laboratoireitalien.revues.org/132>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots (Florence, 1494-1530)

Jean-Claude Zancarini
ENS LSH, UMR 5206 Triangle

Travailler sur l'écriture de la politique et de l'histoire à Florence depuis la fin du xv^e siècle jusqu'à la chute de la république en août 1530 suppose de prendre en compte un sentiment exprimé par la plupart des acteurs : cette écriture se doit d'être radicalement nouvelle et efficace pour répondre à une situation inédite dans laquelle l'enjeu de la réflexion devient la survie même de la cité. Cette prise en compte amène à s'interroger sur les temporalités à l'œuvre durant cette période et sur les enjeux de l'écriture et de la langue utilisées. Il s'agira donc dans cet article d'expliciter la méthode d'approche des textes des républicains florentins de l'époque des guerres d'Italie (1494-1530) que nous avons suivie, Jean-Louis Fournel et moi-même, depuis désormais une quinzaine d'années. Cette approche mêle traduction, attention minutieuse aux usages langagiers et à leurs transformations, historicisation précise des textes et des enjeux de leur écriture ; elle se situe volontairement dans le temps des acteurs, prend en compte leurs attentes, leurs espoirs, leurs réussites et leurs échecs. Nous donnerons quelques exemples des résultats de cette méthode, notamment en analysant la transformation du sens du terme *libertà* à Florence à l'époque que nous considérons.

La traduction, art de lire lentement

Nous avons commencé par traduire¹. Le premier livre traduit par nos soins fut la rédaction C des *Ricordi* de Francesco Guicciardini, que nous avons publiée en 1988 sous le titre *Avertissements politiques*. Nous n'étions alors certains que de l'intérêt du texte et de son absence dans le panorama éditorial et intellectuel français. Nous ne savions pas que cet acte de lecture lent et minutieux qu'était la traduction telle que nous l'entendions avait un rapport direct avec la philologie, « art de lire lentement »², ni que la traduction du texte de Guicciardini allait nous amener à travailler pendant près de vingt ans sur un moment historique déterminé, dans un lieu déterminé : Florence, à l'époque des guerres d'Italie. C'est au fond la logique interne de cette démarche d'artisans-traducteurs qui nous a conduits à définir un ensemble de textes politiques et historiographiques qui constituent idéalement l'ensemble des livres que nous voudrions traduire et posséder sous forme de corpus électronique ! Nous ne les avons pas tous traduits, loin de là, mais nous avons, en publiant en français une anthologie de sermons et de textes de Savonarole, plusieurs ouvrages fondamentaux de Guicciardini (outre les *Ricordi*, le *Discorso di Logroño*, le *Dialogo del reggimento di Firenze* et la *Storia d'Italia*) et *Le Prince* de Machiavel, contribué à mettre en évidence ce qui explique la floraison des textes florentins de cette époque : la volonté commune de comprendre la nouveauté d'une situation politique et d'en rendre compte. Sans doute, le fait que nous n'ayons pas commencé par traduire Machiavel, mais ses contemporains, était l'indice d'une constatation : Machiavel est encore – notamment en France, du fait peut-être de l'accaparement de Machiavel par une certaine conception de l'histoire de la philosophie, qui tend à faire dialoguer entre eux les grands penseurs – un nom qui empêche de voir la « qualité des temps » qui a fait naître cet ensemble de textes³.

1. F. Guicciardini, *Ricordi*, traduction, présentation et notes : *Avertissements politiques*, Paris, Cerf, 1988 ; J. Savonarole, *Sermons, Écrits politiques et pièces du procès*, traduction, présentation et notes, Paris, Seuil, 1993 ; F. Guicciardini, *Histoire d'Italie*, traduction (par l'atelier de traduction du CERPPI, sous la direction de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini), présentation, notes, index, annexes, Paris, Laffont (Bouquins), 1996, 2 volumes ; F. Guicciardini, *Discorso di Logroño* et *Dialogo del reggimento di Firenze*, *Écrits politiques*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini éd. et trad., Paris, PUF (Fondements de la politique), 1997 ; Machiavel, *De Principatibus. Le Prince*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini éd. et trad., Paris, PUF (Fondements de la politique), 2000.
2. Nous l'avons appris en lisant C. Ginzburg, *Il filo e le tracce. Vero falso finto*, Milan, Feltrinelli, 2006, p. 287 ; Ginzburg cite à ce propos R. Jakobson et L. V. Scerba.
3. Nous nous sommes expliqués sur ce travail de traduction dans les articles suivants : J.-C. Zancarini, « Le métier de la traduction », *EUTROPIA*, 2, 2002, p. 25-32 ; J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « Les

La qualité des temps

Dire ici ce qu'est pour nos auteurs la « qualité des temps » constitue une première façon d'entrer dans le vif des usages langagiers. Il s'agit, en effet, de la traduction littérale d'une expression fréquente chez Machiavel, *la qualità de' tempi* ; cette expression est également employée par Francesco Guicciardini, mais ce dernier utilise de préférence, pour renvoyer à la même réalité, le syntagme *condizione de' tempi*, que l'on trouve d'ailleurs assez fréquemment dans la langue de chancellerie du siècle précédent. La « qualité des temps » renvoie à ce que nous nommerions la conjoncture, aux enjeux et aux rapports de forces qui définissent un moment historique et dont il faut tenir compte lorsque l'on entend agir. Machiavel l'emploie déjà dans les lettres publiques qu'il rédige en tant que secrétaire de la seconde chancellerie florentine. L'usage machiavélien dans les lettres publiques tend à donner aux *tempi* et à leurs qualités des sens plus déterminés que celui de la tradition latine qui distinguait déjà temps de guerre et temps de paix. Certes, cette distinction – nécessaire, mais quelque peu générique voire élémentaire – entre temps de guerre et temps de paix se retrouve dans les lettres, comme d'ailleurs dans les textes ultérieurs et également dans les lettres de la chancellerie qui ne sont pas de la main de Machiavel, mais déjà on sent que derrière la formulation générale (*questi tempi, e' tempi presenti, e' tempi che corrono*) sont présentes des analyses implicites de la situation qui se marquent par les effets qui peuvent en découler ou par les actions qu'il faut mener. C'est l'action à mener ou, au contraire, à éviter, qui dit ce qu'est / ce que sont *la / le qualità de' tempi* ; la conjoncture requiert (*e' tempi richieggono*) un certain type d'actions, qui sont d'ailleurs indissociablement politiques et militaires. La question est bien celle de l'action à mener et de la façon de la mener, ce que Machiavel nomme le *modo del procedere*, et les décisions à prendre par les acteurs découlent de ce qu'on pourrait nommer une analyse implicite de la *qualità de' tempi* : il y a là une anticipation d'une thèse centrale du *Prince* et des *Discours*, exprimée de façon synthétique dans le livre III, chapitre 8 des *Discours* : « Gli uomini nell'operare debbono considerare le qualità de' tempi e procedere secondo quegli. »

L'histoire brûlante du temps des acteurs

Dans notre propre approche des textes et des auteurs que nous étudions, la « qualité des temps », l'analyse des objectifs des acteurs, des rapports de

enjeux de la traduction. Traduire les penseurs politiques florentins de l'époque des guerres d'Italie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 145, décembre 2002, p. 84-94.

forces dans lesquels ils sont pris, des enjeux des actions qu'ils mènent ou qu'ils commentent est centrale. Car il faut dire aussi que notre démarche envisage le temps des acteurs, leurs désirs et leurs aspirations, leurs victoires et leurs défaites. Bien sûr, il y aurait – il y a – d'autres choix possibles et légitimes pour écrire l'histoire de Florence : nous envisageons, pour notre part, la Florence bouleversée par les guerres qui se déroulent en Italie ; en 1494, prennent fin soixante années de domination des Médicis et naît une forme nouvelle de gouvernement, la république du grand conseil. Cette forme nouvelle de république n'est pas abandonnée en 1498, après l'exécution de frère Jérôme Savonarole, l'un de ceux qui jouèrent un rôle déterminant dans l'adoption de cette forme « inédite » ; les Médicis reviennent en 1512 avec l'armée espagnole qui venait de mettre à sac la ville de Prato et s'empressent de supprimer le grand conseil et de rétablir leur domination de fait sur la cité mais, après le sac de Rome et une nouvelle fuite des Médicis, le grand conseil est remis en fonction par les Florentins, pendant trois ans, de mai 1527 à août 1530. Cette histoire agitée, qui prend fin avec le retour, cette fois pour plusieurs siècles, des Médicis en 1530, pourrait fort bien être considérée comme une parenthèse dans une longue période (1434-1767) de domination de la famille des Médicis sur la cité du lys, d'abord en tant que *primi inter pares*, puis comme ducs et grands-ducs de Toscane. Mais cette vision de longue durée ne convient pas dès lors qu'on entend considérer, ce qui est notre cas, « l'histoire brûlante encore » du temps des hommes et lire leurs textes à l'aune de leurs aspirations, de leurs attentes et de leurs combats et non à celle de leur défaite. On ne nous en voudra pas d'avoir pris à rebours une formule que Fernand Braudel avait forgée pour inciter à s'en méfier⁴ : c'est là pour nous une façon de revendiquer une approche volontairement située dans le temps des auteurs que nous étudions et qui sont aussi les acteurs des combats pour la liberté de Florence et de la « pauvre Italie ».

La philologie politique

Cette approche des textes qui entend prendre en compte la qualité des temps, nous la nommons philologie politique. Sans aucun doute, les philologues de profession pourraient être tentés de nous chasser honteusement : où sont en effet nos éditions critiques, qu'en est-il de notre respect des règles de l'écrit, où sont nos listes de manuscrits et de variantes ? Néanmoins,

4. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), Paris, Armand Colin, 1979, p. 13 : « Méfions-nous de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue, au rythme de leur vie, brève comme la nôtre. » On notera que la préface dont est extraite cette citation fut écrite en mai 1946.

nous avons quelque raison de revendiquer notre amour des lettres, notre attachement à l'érudition comme procédure nécessaire pour aborder les questions des mots et de la langue des auteurs que nous étudions et nous pensons que notre approche des textes peut se situer idéalement dans la lignée des lectures critiques qui amènent, au bout du compte, à mettre en évidence qu'un texte attribué au doigt de Dieu est l'œuvre de plusieurs hommes ou qu'un autre présumé écrit du doigt d'un empereur l'est en fait par un scribe de la curie romaine bien des siècles plus tard. Donc, « philologie » parce que nous partons d'une lecture (parfois d'une traduction, forme particulièrement rigoureuse de la lecture !) lente et minutieuse qui essaie de rétablir les liens, les échos, les écarts à l'intérieur d'une œuvre ou entre une œuvre et une autre ; « politique », non seulement parce que nous avons choisi d'étudier un corpus de textes liés à une conjoncture politique et militaire précise, mais aussi parce que, pour nous, l'approche critique des textes et la réflexion sur le sens des mots utilisés dans le langage ont une valeur éminemment politique, quelle que soit la période historique envisagée.

La philologie politique donne des résultats dans le détail des textes et permet de mettre en évidence des caractéristiques de l'écriture qui avaient échappé à d'autres types de lecture. Ainsi, nous avons montré ailleurs comment l'expression *miracolose perdita* revenait à plusieurs reprises sous la plume de Machiavel, dans *Le Prince*, les *Discours*, l'*Art de la guerre* et les lettres, et comment cette expression était à mettre en rapport avec un autre jeu sur un mot d'origine religieuse, *e' peccati*, qui lui aussi revenait à plusieurs reprises et dans des passages importants du *Prince* et des *Discours*⁵. Nous avons aussi mis en lumière le sens à donner à l'hapax *arte dello stato* de la lettre à Vettori de décembre 1513, en mettant cette expression en lien avec les formulations de plusieurs lettres échangées entre les deux hommes⁶. D'ailleurs, une bonne partie des notes de notre édition du *Prince* est faite de notations de « philologie politique », au sens où nous venons de la définir.

Elle permet également de comprendre quels liens unissent nos auteurs entre eux et comment ils se lisent et se citent parfois, construisant ainsi une langue de la politique liée aux temps qu'ils vivent et veulent comprendre. Un exemple sur un passage du chapitre XXVI du *Prince* permettra d'illustrer ce point. Dans ce chapitre, Machiavel entend montrer qu'il faut penser à « uno ordine terzo » de l'infanterie qui sache éviter les défauts des Suisses (qui peuvent être vaincus par d'autres fantassins) et des Espagnols (qui ne

5. J.-C. Zancarani, « *Ridere delli errori delli huomini*. Politique et comique chez Machiavel, de la *Mandragore* au *Prince* », *De qui, de quoi se moque-t-on ? Rire et dérision à la Renaissance, Cahiers de la Renaissance italienne*, 5, 2004, p. 19-40 ; une version revue et augmentée a également été publiée dans *Il Teatro di Machiavelli*. Actes du congrès (Gargnano del Garda, 30 septembre-2 octobre 2004), G. Barbarisi et A. M. Cabrini éd., Bologne, Cisalpino, 2005.

6. Machiavel, *De Principatibus*, *op. cit.*, p. 543.

peuvent s'opposer à la cavalerie). L'exemple que Machiavel avance pour montrer le défaut de l'infanterie suisse est la bataille de Ravenne, où les Espagnols furent opposés aux fantassins allemands qui étaient au service des Français et combattaient à la façon des Suisses :

E benché di questo ultimo non se ne sia visto intera esperienza, tamen se ne è veduto uno saggio nella giornata di Ravenna, quando le fanterie spagnuole si affrontorno con le battaglie tedesche, le quali servano el medesimo ordine che' Svizzeri: dove li Spagnuoli, con la agilità del corpo et aiuto delli loro brocchieri, erano entrati tralle picche loro sotto, e stavano sicuri ad offendergli senza che' Tedeschi vi avessino remedio; e se non fussi la cavalleria, che gli urtò, gli arebbono consumati tutti.

Cette thèse, Machiavel la réitère dans l'*Art de la guerre* à l'aide de deux exemples de victoires des Espagnols sur des lansquenets allemands, dont celle de Ravenne, et en employant les mêmes termes pour parler de la façon dont les Espagnols combattent : « *aiutate da' loro brocchieri e dall'agilità del corpo loro* »⁷.

Guicciardini, de son côté, décrit le combat entre les Espagnols et les Allemands à Ravenne dans des termes très proches de ceux qu'utilise Machiavel dans le passage du *Prince* et de l'*Art de la guerre*, au point que, dans notre édition du *Prince*, nous avons cité ce passage de la *Storia d'Italia* en appui du texte de Machiavel, en quelque sorte pour l'illustrer :

e nondimeno la fanteria spagnuola, abbandonata da' cavalli, combatteva con incredibile ferocia; e se bene nel primo scontro co' fanti tedeschi era stata alquanto urtata dall'ordinanza ferma delle picche, accostatasi poi a loro alla lunghezza delle spade, e molti degli spagnuoli coperti dagli scudi entrati co'

7. «Fabrizio: Se voi vi ricordassi come io dissi che i Romani armavano, voi non penseresti a cotesto, perché uno fante che abbia il capo coperto dal ferro, il petto difeso dalla corazza e dallo scudo, le gambe e le braccia armate, è molto più atto a difendersi dalle picche ed entrare tra loro, che non è uno uomo d'arme a piè. Io ne voglio dare un poco di esempio moderno. Erano scese di Sicilia nel regno di Napoli fanterie spagnuole, per andare a trovare Consalvo, che era assediato in Barletta da' Franzesi. Fecesi loro incontro monsignore d'Ubignì con le sue genti d'arme e con circa quattromila fanti tedeschi. Vennero alle mani i Tedeschi. *Con le loro picche basse apersero le fanterie spagnuole, ma quelle, aiutate da' loro brocchieri e dall'agilità del corpo loro, si mescolarono con i Tedeschi, tanto che gli poterono aggiugnere con la spada;* donde ne nacque la morte, quasi, di tutti quegli e la vittoria degli Spagnuoli. Ciascuno sa quanti fanti tedeschi morirono nella giornata di Ravenna; il che nacque dalle medesime cagioni: perché *le fanterie spagnuole si accostarono al tiro della spada alle fanterie tedesche, e le arebbero consumate tutte, se da' cavagli franzesi non fussero i fanti tedeschi stati soccorsi; nondimeno gli Spagnuoli, stretti insieme, si ridussero in luogo sicuro. Concludo, adunque, che una buona fanteria dee non solamente potere sostenere i cavagli, ma non avere paura de' fanti; il che, come ho molte volte detto procede dall'armi e dall'ordine.* »

pugnali tra le gambe de' tedeschi, erano con grandissima uccisione pervenuti già quasi a mezzo lo squadrone.

Or, la conclusion que nous avons alors tirée (la citation de Guicciardini confirmerait l'analyse de Machiavel) est remise en question par la lecture de la plupart des sources directes qui sont loin de dire la même chose que nos deux auteurs sur cet affrontement entre fantassins espagnols et allemands : Fabrizio Colonna, capitaine des troupes espagnoles : «[i fanti nostri] ruppero tutti li fanti loro *dali todeschi in fora*»; Pandolfini, un des deux ambassadeurs florentins présents lors de la bataille : «la banda de' Tedeschi [...] si ritirarono avanti con tanto ordine, *che sostennero la furia degli Spagnuoli*»; Iacopo Guicciardini (qui s'inspire de la relation de Niccolò Capponi, l'autre ambassadeur florentin présent lors de la bataille dont la relation semble avoir été perdue) : «Rimasono le fanterie spagnuole sole, et gran danno facevono; ma voltandovisi le lancia franzese, quasi tucte le spacciorno.» De ce fait, l'hypothèse qui nous paraît désormais la plus probable c'est que Guicciardini se serve de Machiavel comme source pour décrire l'affrontement entre fantassins à Ravenne, même si on peut imaginer qu'il y ait eu également une tradition orale sur cette bataille qui aille dans ce sens.

La libertà fiorentina : les enjeux du sens d'un mot

Au-delà de ce jeu de renvois entre textes et de mise en évidence des caractéristiques de langue de tel ou tel auteur de notre corpus, on peut également considérer des usages et des transformations qui découlent de la nouveauté de la situation politique. Nous donnerons ici un exemple sur un des termes centraux de la tradition républicaine florentine : la *libertà*. Dans cette tradition, qui remonte à la fin du XIII^e siècle, l'aspiration à la *libertà* mêle l'idée de l'indépendance de la cité et celle d'une forme de gouvernement par les citoyens, forme qui s'oppose à la seigneurie d'un seul⁸. Le premier de ces sens – la *libertas* comme aspiration à l'indépendance – n'est pas spécifique à Florence et apparaît d'ailleurs dès le XII^e siècle lors de la lutte des communes lombardes contre les empereurs germaniques; au XIV^e siècle, Bartolo da Sassoferrato donne une formulation juridique de la *libertas* : «Civitates [...] quae principem non recognoscunt

8. Sur la *florentina libertas*, voir N. Rubinstein, «Florentine Constitutionalism», *Florentine Studies. Politics and society in the fifteenth century*, Londres, Faber and Faber, 1968, et *id.*, «Florentina libertas», *Rinascimento*, II, 26, 1986.

in dominum [...] earum populum liber est»⁹; on peut parler de *libertas* lorsqu'une cité est *sibi princeps*, qu'elle ne reconnaît pas de supérieur. Ce premier sens de l'aspiration à la liberté est un enjeu politique : à Florence, à la fin du ^{xiv}^e et au début du ^{xv}^e siècle, les chanceliers de la république Coluccio Salutati et Leonardo Bruni utilisent le terme comme un argument dans la lutte que Florence mène contre les ducs de Milan et contre le pape ; d'ailleurs, le terme *libertà* ne figure pas seulement dans les textes de propagande républicaine ou dans les écrits polémiques contre les partisans des ennemis de Florence : lors de la guerre dite des Huit-Saints, que les Florentins mènent de 1375 à 1378 contre les forces pontificales, la bannière de Florence porte l'inscription *libertas* ; à n'en pas douter, ce mot-là est une arme !

L'autre sens du terme *libertà* oppose gouvernement des citoyens et gouvernement d'un seul, liberté républicaine et tyrannie. Lors de la révolte des Florentins contre Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, en 1342-1343, le cri de ralliement des insurgés contre celui qui veut se faire seigneur de la cité et la priver de ses institutions républicaines est selon le chroniqueur Giovanni Villani : « Mort au duc et à ses partisans ! Vive le peuple, la commune et la liberté ! »¹⁰ Dans sa *Laudatio florentinae urbis* (1403-1404), Leonardo Bruni fait de l'aspiration simultanée à la justice et à la liberté le fondement même de l'existence politique de Florence ; mais cette aspiration se traduit en termes précis qui définissent une forme spécifique de gouvernement : pour Bruni, la *libertas* est une forme politique où la magistrature suprême (la *Signoria*) est accordée non à une seule personne mais à neuf, non pour un an mais pour deux mois, où les lois doivent être approuvées par le conseil du peuple et celui de la commune.¹¹

Il importe, lorsque l'on considère le terme de *libertà*, de le resituer dans la conjoncture politique précise dans laquelle il est employé. Dans la période que nous considérons, la *libertà* florentine va prendre un sens nouveau du fait de la création du grand conseil en décembre 1494 ; une quarantaine d'années plus tard, au moment où il écrit la *Storia d'Italia*, Francesco Guicciardini se penche sur le moment initial de la naissance du grand conseil et utilise une formule qui dit bien la nouveauté de cette constitution et le sens nouveau de la *libertà* florentine : « Fu giudicato che per allora si costituisse il consiglio grande, come fondamento della nuova

9. Bartolo da Sassoferrato, *Commentaria in Digestum vetus* (Pérouse, 1471), I, D. IV, L. 3. Le concept est récurrent chez Bartolo.

10. G. Villani, *Cronica* [de 1308 à 1348], (Venise, 1537), liv. XII, chap. XVII, Florence, Sansone Coen, 1845, t. IV, p. 33.

11. L. Bruni, *Laudatio florentinae urbis*, in H. Baron, *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in humanistic and political literature*, Chicago, University of Chicago Press, 1968, p. 258-261.

libertà. »¹² Vouloir maintenir la *libertà* signifie, à partir de 1494, vouloir maintenir le grand conseil qui est considéré comme son fondement même; on comprend que l'existence institutionnelle du grand conseil soit un enjeu central de toute la période, d'où sa suppression et sa réouverture lors de chaque nouveau bouleversement politique. Francesco Guicciardini est sans doute, parmi les auteurs-acteurs de la période, celui qui effectue l'analyse la plus acérée du sens qu'il faut donner à cette idée de *libertà*. Dans le *Dialogo del reggimento di Firenze*, écrit en 1521 et repris en 1525, Guicciardini est amené à définir la *libertà fiorentina* en termes d'enjeu, et à mettre en cause la valeur absolue de la *libertà* pour en faire un concept pratique. Il se pose en effet la question du sens à donner à l'aspiration à la *libertà* en partant des effets de la conjoncture nouvelle, qu'il nomme la *condizione de' tempi*, ouverte par la création du grand conseil; à Florence, la *libertà* n'a pas le même sens quand elle est fondée sur le grand conseil et lorsque Côme l'Ancien prend de fait le pouvoir, en 1434, soixante ans auparavant. Il s'agit donc de ne pas se laisser abuser par les mots, par « la douceur du nom » de liberté¹³ et d'interroger le sens de cette aspiration – qui est considérée comme « naturelle » – en fonction des « humeurs » de la cité et des citoyens.

Dix ans avant la rédaction du *Dialogo del reggimento*, dans le *Discorso di Logrognò* (1512), Guicciardini reprenait encore à son compte les formulations de la tradition républicaine florentine : il y affirmait que, dans la cité, *el vivere con libertà e a populo* est quelque chose de « naturel » et la définition qu'il y donnait de la *libertà* est un décalque des formulations antérieures de Coluccio Salutati ou de Leonardo Bruni («Né è altro la libertà – écrivait-il alors – che uno prevalere le legge e ordini publici allo appetito delli uomini particolari [...]») ¹⁴ Dans le *Dialogo* – qui est situé par l'auteur fin 1494 *more florentino* ¹⁵, c'est-à-dire au tout début du processus de mise en place du grand conseil –, ces évidences « naturelles »

12. F. Guicciardini, *Histoire d'Italie*, op. cit., II, 2.

13. F. Guicciardini, *Dialogo del reggimento di Firenze*, Opere, E. Lugnani Scarano éd., Turin, UTET, 1983, vol. I, p. 336 : «[...] Gli uomini si lasciono spesso ingannare tanto da nomi che non conoscono le cose»; et p. 400 : «[...] tiranno tanto più pestifero che quegli che fanno professione della tirannide, quanto gli uomini, per la dolcezza del suo nome et per il titolo che ha di libertà, che non vuole dire altro che giustizia e equalità, si lasciono più facilmente ingannare da lui.»

14. F. Guicciardini, *Discorso di Logrognò*, Opere, op. cit., vol. I, p. 285 : «[...] essendo naturale nella città nostra el vivere con libertà e a populo [...]» et p. 255 : «Né è altro la libertà che uno prevalere le legge e ordini publici allo appetito delli uomini particolari [...]». On peut comparer à la formulation de Leonardo Bruni, op. cit., n. 5, p. 260 : «Hoc modo et libertas viget et iustitia sanctissime in civitate servatur, cum nichil ex unius an alterius libidine contra tot hominum sententiam possit constitui.»

15. Le comput florentin est *ab incarnatione*; l'année 1494 finit donc le 24 mars (1495 dans le style commun).

sont soumises au questionnement critique d'un des quatre interlocuteurs, Bernardo del Nero : « Questo nome della libertà è molte volte preso più presto per colore e per scusa. »¹⁶ Bernardo del Nero met en garde ses interlocuteurs contre deux inspirations contradictoires, mais toutes deux dangereuses : celle des *grandi* et celle de *l'universale*. Les *grandi*, sous prétexte de liberté, veulent affirmer leur supériorité sur les autres : « Coloro che sono de' primi gradi delle città non hanno tanto per obietto la libertà, quanto cercano sempre di ampliare la sua potenza e farsi superiori e singolari quanto possono. »¹⁷ *L'universale* partage à sa façon – celle de la multitude – cette même ambition :

come sono condotti alla equalità, non fermano quivi el suo fine, ma cominciano a cercare o almeno a desiderare la grandezza ed avanzare gli altri; e dove prima procuravano la libertà, cominciano, se ne avessino occasione, a procurare la servitù, o cercando di farsi capi principali dello stato o di fare capo un altro, sotto la aderenza di chi sperino più parte che non speravano dalla equalità.¹⁸

Il n'y a donc aucune raison, dès lors, pour s'en tenir à la thèse selon laquelle la liberté – au sens de gouvernement de tous les citoyens – est naturelle à Florence ; lorsque Bernardo del Nero déclare « non è così naturale né così universale el desiderio de' governi liberi »¹⁹, il remet en question une des affirmations les plus fréquentes de la tradition républicaine.

Au moment où il détruit de fait l'idée de la valeur absolue de l'aspiration à la liberté, Bernardo del Nero explicite la méthode de pensée qu'il applique : il s'agit de ne pas se laisser tromper par « les noms » mais de considérer « les choses ». Néanmoins, il précise clairement que cette volonté de considérer en face la « nature des choses » ne signifie pas pour autant être un ennemi de la liberté et des formes républicaines de gouvernement. L'attachement à la nature des choses « telles qu'elles sont vraiment » (*la natura delle cose in verità*) implique de poursuivre jusqu'au bout le questionnement critique qui porte sur l'idée de bon gouvernement. La tradition républicaine l'avait résolu en affirmant que si, dans l'absolu, le meilleur gouvernement était celui d'un seul, ici, à Florence, la liberté était naturelle ; Guicciardini, en réfutant l'évidence « naturelle », se débarrasse également de l'idée même de bon gouvernement « par nature », pour ne considérer que les « effets » qu'il produit²⁰.

16. F. Guicciardini, *Dialogo del reggimento di Firenze*, op. cit., p. 336.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 337.

19. *Ibid.*, p. 339.

20. F. Guicciardini, *Dialogo del reggimento di Firenze*, op. cit., p. 312 : « Io non guarderei tanto di che spezie siano questi governi, quanto ioarei rispetto a porre mente dove si fa migliori effetti [...] » ; et p. 339 : « [...] gli effetti de' governi sono quegli che danno la sentenza ».

Dès lors, il ne peut suffire d'avoir à la bouche le doux nom de liberté, mais il s'agit de lui donner forme en tenant compte de la conjoncture – il faut à la fois « donner de quoi paraître » à *l'universale* et avoir en tête qu'en fin de compte « le poids » du gouvernement et de la cité ne saurait reposer que sur les épaules de bien peu de gens²¹ – et des effets que cette forme de liberté produira.

Le résultat, c'est la proposition d'un gouvernement tempéré, largement inspiré du gouvernement vénitien, où trois instances coexistent : le grand conseil, un « conseil du milieu » ou « sénat », un gonfalonier à vie²². Le gouvernement tempéré proposé par Bernardo del Nero tend à distinguer une instance (le grand conseil) qui préserve la liberté et doit éviter qu'un seul citoyen ou un petit groupe de citoyens ne soient tentés de se croire supérieurs aux lois et un gouvernement effectif qui prend les mesures au jour le jour, prépare les projets de loi, mène la politique étrangère, avec la promptitude et le secret nécessaires. Au fond, cette analyse de Guicciardini reste la même jusqu'à la fin de sa vie, malgré les événements qui ont renforcé sa méfiance vis-à-vis du peuple : la seconde république, qui a profité du sac de Rome et de la fuite des Médicis pour se rétablir en 1527, ne se contente pas de se priver des services d'un homme qui fut le ministre actif des deux papes Médicis ; en mars 1530, elle le condamne comme rebelle, confisque et vend ses biens. C'est alors que Guicciardini met au point la dernière rédaction (dite rédaction C) de ses *Ricordi* et engage une sorte de dialogue *post mortem* avec son ami Machiavel (mort en 1527) en écrivant des commentaires (*Considerazioni*) sur les *Discours* de ce dernier. Or, au moment même où il énonce, dans l'avertissement C 140, ce jugement lapidaire qui montre sa défiance envers le peuple : « Chi disse uno popolo disse veramente uno animale pazzo, pieno di mille errori, di mille confusione, senza gusto, senza diletto, senza stabilità » et où il critique nettement les formulations trop favorables au peuple des *Discours* de Machiavel, il n'en propose pas moins, pour le gouvernement de sa cité, un « *consiglio del popolo* » où seraient traitées les affaires « che se fussino in mano di altri, non sarebbe la libertà sicura »²³. Il est donc indubitable qu'il estime encore nécessaire l'existence d'une instance qui soit le « fondement de la liberté ». D'ailleurs, le jugement qu'il porte sur le grand conseil dans la *Storia d'Italia* va dans

21. *Ibid.*, p. 412 : « sempre in ogni vivere ordinato, el pondo delle città si è posato in su le spalle di questi tali, e' quali in ogni età sono stati pochi, né mai le cose grandi e gloriose si sono mosse e condotte per altre mani ». Cette image est déjà présente dans F. Guicciardini, *Discorso di Logrogno*, *op. cit.*, p. 277.

22. Tout le deuxième livre du *Dialogo del reggimento di Firenze* est consacré à la présentation d'un tel gouvernement.

23. F. Guicciardini, *Considerazioni sui « Discorsi » del Machiavelli*, *Opere*, *op. cit.*, vol. I, p. 612-613.

le même sens; il continue à penser qu'il n'était pas impossible, avec le grand conseil pour fondement de la « nouvelle liberté », de bâtir un gouvernement « bien réglé et stable »²⁴. Ce rappel conduit d'ailleurs à nuancer largement une ligne d'interprétation de l'œuvre de Guicciardini qui voit, dans les textes de 1530, l'expression d'une coupure radicale conduisant l'auteur à des positions autocratiques pro-médicéennes et à un repli sur l'écriture de l'histoire comme substitut d'une pratique politique devenue impossible²⁵.

Il faut ajouter qu'à côté de cette interrogation critique sur le sens du mot *libertà*, il y a une sorte de critique par les faits et l'histoire qui aboutit à la transformation même du sens de ce terme décisif de la tradition républicaine florentine. La question de la *libertà* de la cité est ainsi au cœur de la reddition d'août 1530, puisque les républicains n'acceptent de cesser le combat et de livrer Florence aux troupes impériales et pontificales que si une clause du traité de reddition précise que la liberté de la cité reste sauve. Quelques années plus tard, en décembre 1535, un débat juridique – nommé la *querela de fuorusciti*²⁶ – se déroule entre le duc de Florence, Alessandro de' Medici, et les exilés républicains florentins qui avaient présenté une requête à Charles Quint de passage à Naples. Les *fuorusciti* rappelaient, dans cette dernière, l'article de la reddition qui précisait que les vainqueurs s'engageaient « à ce que soit préservée la liberté » de la cité. Les bannis républicains demandent donc à Charles Quint de respecter et de faire respecter cette clause en rétablissant à Florence « une forme de gouvernement libre ». La réponse présentée devant Charles Quint au nom du duc de Florence Alessandro de' Medici fut rédigée par Francesco Guicciardini; le point central de l'argumentation de l'avocat du duc consiste en un tour de passe-passe théorique sur le sens même de

24. F. Guicciardini, *Histoire d'Italie*, op. cit., livre II, chap. II : « *In su' quali fondamenti si sarebbe forse costituito un governo ben regolato e stabile se si fussino, nel tempo medesimo, introdotti tutti quegli ordini che caddono, insino allora, in considerazione degli uomini prudenti: ma non si potendo queste cose deliberare senza consenso di molti, i quali per la memoria delle cose passate erano pieni di sospetto, fu giudicato che per allora si costituisse il consiglio grande, come fondamento della nuova libertà; rimettendo, a fare quel che mancava, all'occasione de' tempi e quando l'utilità publica fusse, mediante la esperienza, conosciuta da quegli che non erano capaci di conoscerla mediante la ragione e il giudizio.* »

25. On pense à la monographie de V. De Caprariis, *Francesco Guicciardini. Dalla politica alla storia*, Bari, Laterza, 1950, qui a largement répandu l'image d'un Guicciardini choisissant l'écriture historiographique comme substitut à l'action politique, cela au nom d'une rupture entre le *Dialogo del reggimento di Firenze* – encore marqué, selon De Caprariis, par l'aspiration à l'instauration d'un bon gouvernement – et la *Storia d'Italia*.

26. Les documents concernant ces « plaintes » des exilés républicains ont été publiés dans F. Guicciardini, *Opere inedite*, G. Canestrini éd., Florence, Barbera, 1857-1867, vol. IX, p. 331-395.

la notion de *libertà*²⁷. Guicciardini, qui rédige là un *consilium pro parte*, engageant son mandataire et ne reflétant donc pas nécessairement sa propre pensée²⁸, écrit en effet :

Il vero senso di questo capitolo [c'est-à-dire celui où les défenseurs de Florence se rendaient à condition que « la liberté soit préservée »] è che a sua Maestà fu dato libera facultà di ordinare o il governo popolare o quello de Medici o qualunque altro più gli piacesse, dummodo non potessi per mezzo di questa remissione mettere la città, stata sempre libera, sotto dominio forestiere, privarla de' suoi privilegi, preeminenze e antiche libertà.

Dès lors, avec la domination cette fois définitive des Médicis, la *libertà* florentine n'est plus le terme ambivalent qui désigne à la fois l'indépendance et la forme républicaine du gouvernement : le nom de *libertà* ne renvoie plus désormais qu'à l'indépendance de la cité vis-à-vis de puissances étrangères. Une époque historique et un usage langagier établi depuis des siècles viennent de se terminer.

Des chantiers en cours

L'approche suivie, que nous avons nommée « philologie politique », tend donc à mettre en évidence le sens politique des usages langagiers et lexicaux, dans une conjoncture donnée. Les travaux effectués jusqu'à présent ont toujours voulu contribuer à mieux comprendre comment a pu se construire à Florence, dans la période des guerres d'Italie, une langue de la politique qui tentait d'exprimer bouleversements et nouveautés. Cette langue nouvelle de la politique ne se réduit pas, comme on le pense trop souvent, au génie d'un Machiavel dialoguant avec Aristote ou Polybe : elle s'ancrait dans une situation politique, dans une « qualité des temps » exceptionnelle, et elle circulait parmi tous ceux qui, à Florence, s'occupaient des *cose dello stato*. Travailler sur la langue de tel ou tel texte, pour élucider le sens précis des mots et expressions utilisés (dans les *Ricordi*, le *Discorso di Logrogn* et le *Dialogo del reggimento di Firenze* de Francesco Guicciardini ou *Le Prince* de Machiavel²⁹) peut ainsi conduire à cerner quelques-uns des

27. *Ibid.*, p. 356.

28. On notera que, dans la *Storia d'Italia*, XX, 2, Guicciardini écrit que les partisans des Médicis interprétèrent les clauses de la reddition de la cité « *osservando forse la superficie delle parole ma cavillando il senso* ».

29. Voir les annexes de notre édition de F. Guicciardini, *Avertissements politiques*, *op. cit.* et les postfaces de F. Guicciardini, *Écrits politiques*, *op. cit.* et de Machiavel, *De principatibus*, *Le Prince*, *op. cit.* Voir également pour Francesco Guicciardini : J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « La lingua del Guicciardini: il discorso della città e della guerra », *Bologna nell'età di Carlo V e Guicciardini*, E. Pasquini et P. Prodi dir., Bologne, Il Mulino, 2002, p. 197-220; pour

nœuds les plus importants de cette langue de la politique républicaine, en recherchant ses principaux axes dans les usages des mots. Étudier, au-delà des textes précis et des auteurs singuliers, certains ensembles de textes, politiques mais aussi historiographiques, conduit dans la même perspective à envisager quelques-uns des aspects de ce qu'on pourrait nommer à bon droit la langue politique de Florence à l'époque des guerres d'Italie et peut contribuer à montrer comment se constituent des blocs de textes qui ont en commun de donner des réponses différentes à une même question, radicale, qui concerne la survie même de la cité. Mais puisqu'il n'est pas de nouveauté sans inscription de celle-ci dans des stratifications d'héritages qui ne cessent d'être vivants, il s'avère aussi important d'inscrire toute nouveauté dans une relecture active de traditions antérieures, notamment des traditions juridique³⁰, théologique et philosophique. Autant de langages qui constituent des pans entiers d'un travail de philologie politique. Du même coup, il sera important de prolonger – en amont et en aval – les travaux effectués jusqu'à présent. En amont : en quoi les usages de cette langue politique florentine des guerres d'Italie diffèrent-ils des usages antérieurs, en quoi les reprennent-ils ou les modifient-ils ? En aval : il s'agira là plutôt de penser aux formes de la diffusion de cette langue nouvelle de la politique, en prenant en compte traductions, réécritures, plagats, rééditions, imitations. De tels prolongements impliquent nécessairement des travaux collectifs et pluridisciplinaires : ces chantiers sont déjà en cours³¹.

Machiavel, *id.*, « Les mots propres et naturels et les termes d'État. Lexique de l'action et syntaxe de la conviction dans *Le Prince* », *Langues et écritures de la République et de la guerre : études sur Machiavel*, A. Fontana, J.-L. Fournel, X. Tabet et J.-C. Zancarini dir., Gênes, Name Editore, 2004, p. 51-86.

30. Sur la tradition juridique, voir les travaux de Diego Quagliani (« Machiavelli e la lingua della giurisprudenza », *Langues et écritures de la république et de la guerre*, *op. cit.*, p. 177-193 ; « Politica e diritto in Guicciardini », *Bologna nell'età di Carlo Quinto e Guicciardini*, E. Pasquini et P. Prodi dir., Bologne, Il Mulino, 2002, p. 181-197 ; *À une déesse inconnue. La conception pré-moderne de la justice*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2003) et Paolo Carta (« Guicciardini scettico? », *Bologna nell'età di Carlo Quinto e Guicciardini*, *op. cit.*, p. 265-282). Chaque fois que nous en avions les compétences, nous avons nous-mêmes envisagé les évolutions de cette langue par rapport aux usages antérieurs – voir J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, « La *civiltà* à Florence au temps des guerres d'Italie : "âme de la cité" ou "espèce d'ânerie" ? », *Civisme et citoyenneté... une longue histoire*, L. Borot éd., Montpellier, Université Paul-Valéry-Montpellier III, 1999, et J.-C. Zancarini, « La politisation de la mémoire », *Mémoire et subjectivité (XIV^e-XVII^e siècle). L'entrelacement de memoria, fama et historia*, D. de Courcelles éd., Paris, École des chartes, 2006, p. 41-50.
31. Je pense notamment au volet « Langue de la politique et de la guerre » du projet ANR *Guerres 16/17*, dirigé par J.-L. Fournel et qui s'engage en 2007. Les animateurs de *Laboratoire italien* participent au premier chef à de nombreux chantiers en ce sens. Les premières rencontres de travail qui ont eu lieu à Lyon en novembre 2005 et à Trente en décembre 2006 ont montré l'intérêt et le caractère fructueux de ces perspectives : nul doute que de prochains travaux de « philologie politique » verront bientôt le jour !